

En avant vers Noël.

En ces jours où presque toutes les personnes croient que tout va à la dérive, voilà qu'il nous faut nous préparer à Noël. C'est sûr que nous nous réjouissons tous des jours qui tournent et des nuits qui commencent à raccourcir. Il y a deux mille ans, nos ancêtres, les Helvètes faisaient la fête pour le soleil qui reprend un peu de force. Ils avaient une quantité de dieux, mais, à l'autre bout des possessions de Rome, vivait le peuple qui priait le vrai Dieu et qui attendait le Sauveur. Et il est venu comme le soleil pour réveiller les consciences, redonner courage et confiance aux pauvres gens.

- Nous avons appris tout ça, ... Nous l'avons entendu au catéchisme, ... C'est écrit dans la Bible.

- Oui, justement, je veux vous dire quelque chose :

Dans l'Évangile qui nous raconte la venue de Jésus, nous avons toujours compris que l'auberge était pleine et que c'est pour ça que Joseph et Marie sont allés dans l'étable. (C'est probable que c'était une grotte.) Or, je crois que ce n'est pas comme ça que cela a été. Une auberge, dans ce temps-là, ce n'était pas une maison bien fermée, mais une place ouverte à tous les vents. Vraiment, ce n'était pas un endroit pour mettre un enfant au monde. C'est pour ça qu'ils ont cherché un abri et qu'ils ont trouvé cette étable. Alors, voici une nouvelle traduction de l'Évangile :

Luc 2/1-20.

Il arriva, en ces jours-là, un ordre de César Auguste pour le recensement de toute la terre.

Ce décompte était le premier, au moment où Quirinius commandait en Syrie.

Et toutes les personnes se sont mises en route pour être mis sur les registres, chacun dans sa commune.

Alors, Joseph aussi est monté de la Galilée, de la ville de Nazareth jusqu'en Judée dans la ville de David qui a pour nom Bethléem, vu qu'il était de la maison et de la famille de David, pour être enregistré avec Marie, sa promise, qui attendait un enfant.

Alors, pendant qu'ils y étaient, il arriva que, pour elle, le compte des jours pour accoucher était complet, elle a mis au monde un fils, le premier, elle l'a langé, puis elle l'a couché dans la crèche de l'étable, du moment que, pour eux, l'auberge n'était pas une bonne place.

Il y avait, dans ce coin, des bergers qui vivaient dans les champs et qui gardaient leurs troupeaux pendant la nuit.

Voici, un ange du Seigneur est arrivé devant eux et la lumière du Seigneur a brillé tout autour d'eux, ils ont eu une grande peur.

Puis l'ange leur a dit: " Il ne vous faut pas avoir peur; oui, je vous annonce une grande joie qui est pour tout le peuple : Aujourd'hui, il est né, pour vous, dans la ville de David, un Sauveur qui est le Christ Seigneur.

Le signe pour vous: vous trouverez un petit enfant, langé et couché dans une crèche."

Et puis, tout d'un coup, il y a eu avec l'ange une puissante troupe de l'armée du ciel qui louait Dieu en disant :

"Honneur à Dieu dans le ciel tout en haut, et sur la terre, paix pour les hommes à qui Dieu veut du bien."

Quand les anges sont repartis vers le ciel, les bergers se sont dit entre eux : "Alors, il nous faut aller jusqu'à Bethléem pour voir ce qu'ils nous ont dit être arrivé, ce que le Seigneur nous a révélé."

*Ils se sont dépêchés d'y aller et ils ont trouvé Marie, Joseph et le petit enfant dans la crèche.
Quand ils l'ont eu vu, ils ont raconté ce qui leur avait été dit pour ce qui était de cet enfant.*

Tous ceux qui les entendaient étaient tout étonnés de ce que les bergers racontaient.

Marie gardait ces paroles serrées dans son coeur.

Les bergers, eux, s'en sont retournés, proclamant l'honneur et la louange de Dieu pour tout ce qu'ils avaient entendu et vu exactement comme il leur avait été annoncé.

C'est pour vous qu'il a été mis au monde.

o - o - o - o - o - o - o

Le rouge-gorge

L'avez-vous vu, le rouge-gorge ? Regardez-le, observez-le bien ! Il se tient bien tranquille, campé ferme sur ses jolies petites pattes. Il se tient tranquille. Il se tient comme ça longtemps avec ses yeux tout ronds avant de s'élancer pour trouver un coin où il pourra, tout seul, se mettre à manger quelque chose... ce qu'il trouve, ce que les gens de la maison ont répandu pour nourrir les oiseaux pendant le mauvais temps de l'hiver. Il est courageux, le rouge-gorge. Il n'a pas peur de la bise noire. Il gonfle sa poitrine à fond à tel point qu'on dirait un syndic des autrefois, un conseiller, même un véritable conseiller fédéral ! Pour bien dire, c'est tout le portrait de notre Samuel Schmid ! Regardez-le bien, le rouge-gorge : il se rétracte, il se recroqueville à qui mieux mieux. Il sent le mauvais courant qui arrive au dixième galop. Il hésite un instant, ne se presse pas pour s'en aller. Il pense sans faire de bruit, regarde de nouveau, et puis, quand on ne s'y attend plus, il prend sa décision, ouvre ses ailes et passe le ruisseau. Tout est dit ! Il ne veut pas rester plus longtemps dans cette assemblée de criailleurs, moineaux, mésanges, pies qui font les folles et se chicanent pour un grain de blé. Lui, un peu déconfit, s'en va tout pian pian, loin du bruit, des disputes et des chicanes. Adieu rouge-gorge, adieu Samuel ! Vous êtes honnêtes et braves, vous savez rester loin des tempêtes !

M.-L. Goumaz.

Une sur les médecins.

Je veux vous en raconter une des médecins, les médecins, pas les rebouteux.

Dans le vieux temps, il n'y avait pas trente-six sortes de médecins comme aujourd'hui. Il y avait ceux qui te donnaient des potions ou bien qui te faisaient un lavement ; et puis des autres pour t'amputer.

Tandis qu'aujourd'hui, il y a :

- Des généralistes, qui te font dire « trente-trois » pendant qu'ils te tapotent le dos,
- Et puis des gynécos, ceux qui guignent par où les enfants sortent,
- Et puis des pédiâtres qui rappiquent aussitôt que le gamin ou la gamine est venu au monde,
- Et puis des urologues qui regardent comment les trois décis que tu bois ressortent. Et après, ils décident s'ils veulent t'enlever la prostate ou pas,
- Et puis des physios. Ceux-là sont des rebouteux, mais ils ont étudié dans les écoles et ils peuvent te parler rapport au nerf sciatique.
- Et puis il y a encore une quantité de spécialistes de toutes les sortes et parmi eux, les psys. Dans notre histoire, c'est un gaillard qui va consulter un psy et qui lui dit :

- Je dors mal, Monsieur le docteur, et au bout de la nuit je suis encore tout fatigué parce qu'au moment où je vais me coucher, je dois toujours regarder sous le lit pour être bien sûr que personne n'y est caché. C'est sûr que non. Alors, je me recouche, mais avant de dormir, je pense que je n'ai pas regardé partout et je me relève encore comme ça trois , quatre fois pendant la nuit. Et le psy réplique

- Je vois, c'est un TOC, un *Trouble Obsessionnel Compulsif*, comme nous disons. Je peux vous soigner. Il vous faudra venir deux trois fois par semaine pendant deux trois ans.

Et notre gaillard demande :

- Mais combien ça va-t-il coûter ?

- Une centaine de francs la séance, que dit le psy.

- Ouh ! fait le gaillard. Il me faut réfléchir un peu à ça. Au revoir !

Six mois plus tard, le psy rencontre par hasard notre gaillard par Lausanne et lui demande :

- Mais, vous n'êtes jamais revenu me voir. Comment ça va-t-il maintenant ?

- Ca va bien, fait le gaillard. Je n'ai plus de souci avec ça . Et ça m'a coûté deux francs que j'ai donné à un livreur de pizzas.

- Ah bon ! Que le diable m'emporte, dit le psy tout ébahi. Et que vous a-t-il fait ?

- Il m'a dit de scier les pieds du lit.

Pierre Poletti

o - o - o - o - o - o - o - o - o

Fête des patois à Caréma

Cette fête était organisée par des gens du Piémont qui parlent, comme nous, des patois franco-provençaux. Quelques Vaudois ont eu envie d'y aller. Ils n'étaient pas assez pour prendre un car. Que faire ? Bien heureusement la fille de Monsieur Pierre Guex a eu l'idée de louer un petit car, et c'est elle-même qui l'a conduit. Caréma est un village du Piémont entre Pont-Saint-Martin et Ivrea, et il faut bien quelques heures pour y aller.

La fête s'est déroulée dans une grande tente au pied du village, qui lui s'accroche à la montagne un peu plus haut. Dans notre sac de fête, avec une carte de l'endroit, des photos du village et le programme, nous avons eu le plaisir de trouver une bouteille de vin de Caréma. Il faut dire que le thème de la fête était le vin. Et nous avons entendu discourir sur les vins de tous les coins où l'on parle un patois franco-provençal, et nous avons pu découvrir que chacune de ces régions cultive la vigne. Nous n'avons pas seulement écouté, nous avons aussi pu goûter.

Monsieur Carlo Rossi, qui s'occupe de la radio franco-provençale dans le Val d'Aoste, nous a parlé de la radio en franco-provençal, du temps où la radio suisse romande, Espace 2, faisait encore entendre du patois, de la radio d'aujourd'hui des Fribourgeois, de la RAI qui fait entendre du franco-provençal de la Vallée d'Aoste. Floran Corradin, un Valdotaïn, nous a aussi parlé d'internet qui est bien utile pour faire connaître nos patois, et où il serait facile de faire une radio. Pendant le même temps il était aussi possible de se promener dans le village et en haut sur le chemin des vignes qui monte raide.

Les vignes de Caréma poussent en haut le long d'une sorte de croisement de branches, soutenues par de puissantes colonnes de pierre.

Notre président, lui, avait une table pour vendre des livres, avec d'autres gens, dans « l'asile », ce qui en italien veut dire la petite école.

Nous avons attendu un immense moment pour pouvoir entrer dans la grande tente où se prenait le souper. L'entrée n'était pas très large, et il fallait contrôler toutes les cartes de fête. Nous avons très bien mangé et bien bu.

La troupe des Vaudois, qui était venue avec le petit car, a dormi dans une maison, en haut, sur un rocher, et ce rocher était jusque dans la cuisine à ce qu'ils nous ont raconté. Moi-même je suis restée dans un hôtel tout proche de la fête, mais déjà dans le Val d'Aoste, parce que Caréma est tout près de la frontière avec cette vallée. La chambre était dans le Val d'Aoste, et le jardin, devant la fenêtre, dans le Piémont. La dame de l'hôtel parlait mieux le français que les gens de Caréma, parce que le français est langue officielle dans le Val d'Aoste, et que tous les enfants doivent l'apprendre à l'école.

Le lendemain il a fallu grimper jusqu'à l'église pour la messe et après nous avons pu admirer le cortège avec des costumes de tous les coins du franco-provençal.

C'était une bien belle fête où chacun a parlé son patois. Et c'était parfois difficile de se comprendre, mais on pouvait s'habituer à écouter le patois des autres. Malheureusement chaque fois qu'il y avait quelque chose à écouter, il y avait du vacarme qui nous dérangeait.

Le samedi, pendant les assemblées, il y avait le bruit des tables qu'on préparait pour le souper, et le dimanche au dîner, pendant les productions, c'était le bavardage des gens qui mangeaient. Mais cependant nous avons tous eu bien du plaisir à cette fête, et nous en gardons un beau souvenir.

Nicole Margot

À l'assemblée de l'Amicale

C'était le premier novembre que notre Amicale des patoisants de Savigny, Forel et environs a eu son assemblée à la salle du Conseil communal à Puidoux. Ils étaient 54 et c'est avec plaisir que le président Jean-Louis Chaubert souhaite la bienvenue à chacun et surtout à notre président d'honneur Fanfoué du Lac (Lambelet, si vous parlez français).

Il excuse ceux qui se sont excusés (une vingtaine) et demande à l'assemblée de se lever à la mémoire de ceux qui nous ont quittés :

Eric Berney, membre honoraire, Madeleine Porchet, membre honoraire, Gustave Duboux de la Tuilière et Lucie Penard de Puidoux.

Après un chant, le procès-verbal de la dernière assemblée est lu et accepté. Madame Danielle Paschoud qui était de la commission de course nous raconte cette journée passée en Savoie, au jardin secret de l'Albanais et à Annecy. Elle a écrit ça en français. Grand merci à elle.

Et puis le président présente Madame Marianne Niggeler qui a bien voulu diriger les Sansounets, et direct, ils chantent trois chants, deux en patois et un en français.

Après ça, l'assemblée continue et Jean-Louis nous annonce la démission de Benjamin Monachon qui a des problèmes avec sa santé. Il souhaite tout de bon à notre ami Benjamin. Puis il nous dit que deux membres de l'assemblée qui ont fêté leurs nonante ans sont nommés membres d'honneur : Madame Pierrette Blanchet et Mademoiselle Augusta Monachon. Elles reçoivent des fleurs et tout émues remercient.

Au nom de l'Association Vaudoise des Amis du Patois, Pierre Guex parle de la grande fête qui revient tous les quatre ans et qui pour 2009 se passera par la Savoie. Ainsi, il n'y aura pas de « Kissling » pour l'an prochain, mais le concours interrégional. Nos travaux doivent être faits pour le 31 janvier. Il nous dit aussi que la commission du dictionnaire s'affaire à corriger « Astérix chez les Helvètes », traduit par Monsieur Calame il y a une quinzaine d'années.

Encore un chant de l'assemblée, et nous arrivons à la partie familière.

Les Sansounets l'embrayent en chantant « À toi mon père » et « Coule le bon vin », le vin qui ne manque pas. Il faut bien faire descendre toutes les bonnes choses que les dames ont apportées.

Madame Pierrette Blanchet qui ne sait pas le patois, mais qui connaît la chanson nous chante « Monsieur Parvenu », l'histoire d'un gaillard qui ne se prend pas pour de la moque de matou et qui a oublié qu'il est venu au monde tout nu et qu'il en ressortira de même. Elle a une bien jolie voix, Madame Pierrette, et des yeux qui pétillent comme des étoiles.

Félice Trolliet a trouvé dans un vieux « Conteur » l'histoire d'une commission scolaire bien embêtée parce qu'elle doit choisir entre deux régents. Un a de la cabosse, mais l'autre est meilleur pour jouer aux cartes.

Jean-Louis Chaubert nous en dit une bonne sur les écriteaux de circulation. Ils en avaient mis un près de l'école : « Attention aux enfants ». Le Toto, un tout fin, a rajouté « Eclaftez plutôt le régent ».

Marguerite Cordey et Pierre Devaud chantent ensemble « Le pinson fait mon bonheur » une bien jolie chanson de l'ancien temps qui nous rebouille.

Georges Narbel nous raconte en français un quiproquo entre une paire de gants et une paire de culotte qui nous a bien fait rire.

Et Juliette Rod nous parle de deux bedoumes de la ville qui n'ont que mépris pour les paysans et qui filèrent aussi vite qu'elles purent quand le fils du fermier fit sortir les cochons du boiton.

Pierre Guex lit un papier de Marc à Louis sur les gamins à la sortie de l'école. C'est beau de voir tous les mots, tous les verbes qu'il a alignés en quelques phrases. Quelle richesse nous avons là !

« Ma bonne vache, la Pigeon », « Le renard et l'écureuil », deux poésies de Marc à Louis que François Lambelet récite sur le bout des doigts.

Jean-Louis raconte qu'à Taveyannes, des gens de la ville avaient demandé au berger pourquoi des chèvres avaient des cornes et d'autres n'en avaient pas. Il leur avait répondu que celles qui n'avaient pas de cornes, c'étaient des demoiselles, et que celles qui en avaient c'étaient les mariées.

Pierre-Alain Poletti nous raconte quelque chose sur les médecins. (Je ne vous la raconte pas du moment que vous pouvez la lire dans cette brochure).

Pierre Devaud nous fait une conférence sur la manière de travailler sur les routes. (Il y en a qui disent que, dans une autre vie, il a eu été cantonnier).

Pierre et Marthe Guex nous jouent une « petite guerre d'amoureux » pour apprendre les jours de la semaine. C'est une jeune fille qui fait tout pour rendre jaloux son ami d'enfance. Ce n'est qu'une ruse pour obliger ce grand benêt à se décider à la demander en mariage.

Le président espère revoir tout le monde à Noël , le 20 décembre à la grande salle de Puidoux-Village. Il remercie encore les dames qui ont apporté les friandises et clôt l'assemblée en souhaitant bon retour à chacun.

D'après le rapport de Marlyse Lavanchy

Pour notre Conteur

Revoici le moment de payer. Vous avez eu quatre numéros en 2008. Si vous voulez en avoir aussi quatre en 2009, il vous faudra sortir quelques francs de votre porte-monnaie.

Vous voulez lire « Le Conteur » seulement en patois ?
C'est 15.00 CHF

Il vous faut encore la traduction en français ? Ca vous coûte
20.00 CHF (Mais pour 20.00, vous aurez le patois et le français.)

Vous ne voulez que la traduction ?
Ben cette fois, c'est 100.00 CHF
!!! (C'en est une bien bonne, celle-là) !!!

Laissez-moi vous dire une chose qui explique pourquoi nous, Israéliens, nous avons quelque chose contre Moïse : c'est parce qu'il nous a fait marcher pendant quarante ans dans le désert pour nous conduire dans le seul endroit du Proche-Orient où il n'y a pas de pétrole.

Golda Meir

Le domestique

IV Le braconnier

Le Luc avait une lubie, ou mieux, une marotte : la chasse. Il s'était acheté pour commencer un fusil à deux coups et tous les automnes, aussitôt que la chasse était ouverte, on le voyait partir après avoir gouverné vers les grands bois du Jorat, son fusil sur l'épaule, un grand sac de montagne en cuir sur le dos qui lui servait de gibecière.

Il allait tout seul, sans compagnon, sans chien ; il connaissait tous les coins, tous les endroits et tous les recoins où se cachaient toutes les bêtes sauvages. Il ne rentrait jamais bredouille ; tantôt un lièvre, tantôt un renard, de temps en temps un blaireau, et même une fois, un sanglier.

Mais, le temps de la chasse était trop court pour lui. Aussitôt qu'il voulait traquer une de ces bêtes à travers champs, il avait des fourmis dans ses bottes et l'index lui démangeait de peser sur la gâchette. C'est ainsi qu'il est devenu braconnier. Mais, pour le braconnage, il s'était acheté un fusil spécial qui pouvait se plier en deux et ainsi s'enfiler dans la doublure de sa grande veste ; ni vu, ni connu.

C'était dans les premiers jours de septembre. Ce n'était pas encore le moment de la chasse qui commençait seulement vers la mi-octobre. Le Luc avait attelé ses chevaux au char à paniers pour aller arracher des pommes de terre au champ de la Barre.

Alors qu'il tirait ses pommes de terre avec son fossoir, voilà qu'il voit un lièvre qui s'empiffrait gentiment dans un champ de choux. « Ah ! charrette de goinfre », que dit le Luc. « ce soir, je veux prendre mon fusil, t'auras fini de ruper mes choux ! »

En ce temps-là, il était arrivé au village un nouveau gendarme. On l'avait averti qu'il y avait des braconniers dans l'endroit et il s'est juré de les attraper. Il n'était pas commode, pas comme celui d'avant qui était bon-enfant et qui fermait les yeux. Ce jour où le Luc était après ses pommes de terre, notre gendarme faisait sa reposée (comme si les gendarmes devaient faire une sieste !?) comme de coutume après midi.

Tout d'un coup, il a été réveillé en sursaut par deux pétaradées. Il enfile direct ses bottes, sa veste, prend sa casquette et vite, il se dirige avec son vélo du côté du bois de la Barre, d'où il avait entendu les coups de feu. Il se disait en lui-même : Il va me la payer, ce charrette de braconnier ! Près du bois, il trouve le Luc qui tirait ses pommes de terre dans son champ. Il lui demande :

- As-tu entendu des coups de feu, il y a un moment ?

Le Luc fait la bête :

- Des coups de feu ?...

-

- Oui, je les ai entendus depuis la maison, moi ; tu devrais aussi les avoir entendus !
- J'ai bien entendu pétarader de par delà du bois. C'est peut-être des bûcherons qui font sauter des fondes.

- Ne fais pas la bête, montre-moi ton fusil !

- Mon fusil, mais il est à la maison. (Au moment où il avait vu le gendarme, de loin, le Luc avait eu le temps de cacher son fusil plié en deux et le lièvre dans la panier du char, sous les pommes de terre).

Le gendarme a cherché un moment pour voir s'il trouvait quelque chose dans les environs, mais rien. Le gendarme savait que le Luc avait un fusil de chasse.

- Eh bien, puisque ton fusil est à la maison, il te faut venir me le montrer !

- Je veux bien (que répond le Luc en riant en dedans). Il a attelé de nouveau ses chevaux qui mangeaient de l'herbe dans le pré, et puis il est rentré à la maison. Le gendarme était déjà devant la maison avec son vélo, en train de questionner la Trudi. Celle-ci ne savait rien (elle n'aurait rien voulu dire, même si elle avait su ce qui s'était passé au bois de la Barre). Quand le Luc est arrivé, il a dételé tranquillement ses chevaux, les a amenés à l'écurie, puis il a été chercher son fusil de chasse à deux coups qui était dans sa chambre. Il a apporté l'arme pleine de poussière au gendarme. Celui-ci n'y comprenait rien. Il a juste pu dire : « Bon, c'est bon ! » Puis il est parti tout déconfit sur son vélo pendant que la Trudi et le Luc riaient de la comédie.

Le Luc a dépecé le lièvre, il l'a découpé en morceaux, et puis la Trudi l'a mis dans une toupine avec du vin pour le mariner.

Le dimanche d'après, Trudi a préparé la bête pour le dîner. A table, le Fanfoué, sans faire semblant de rien, fait à la Trudi en clignant des yeux : « Dis voir, Trudi, il est rudement bon, ton lapin !... »

(A suivre...)

o - o - o - o - o - o - o - o - o - o

Concours Kissling 2008

Pour cette année, nous avons eu le bonheur de recevoir six travaux pour le concours Kissling. Souvenez-vous que l'an dernier, nous n'en avons reçu que deux. C'est vrai que c'étaient deux nouveaux. C'est toute une affaire d'oser commencer à écrire notre joli patois. Alors, nous sommes heureux de voir pour 2008, deux autres « nouveaux » prendre la plume ou s'asseoir devant l'ordinateur pour nous raconter quelque chose. Et puis il y a aussi quatre « vieux ». Il faut bien dire que, pour notre patois, il y a une quinzaine de personnes qui peuvent l'écrire. Ce n'est pas possible d'empêcher ces anciens de faire le concours. Ma foi, c'est au président de se débrouiller pour qu'aucun n'ait à juger son propre travail. C'est pour ça qu'il nous a fallu cinq personnes pour le jury. Alors, je vous les nomme : Mmes Marie-Louis Goumaz et Marlyse Lavanchy, MM. François Lambelet, Jean-Louis Chaubert et Pierre Devaud.

Mais, qui a fait le concours et reçu un prix ? Nous allons commencé par les deux qui se présentent pour la première fois.

Monsieur Jean Rochat, pour « Le berger de Lausanne ». Il nous raconte que, en tant qu'enfant, il avait gardé les vaches par Lausanne, dans un coin occupé aujourd'hui par des bâtiments. En ce temps-là, Lausanne était encore « la belle paysanne » que Gilles a chanté. Madame Rochat, qui n'est plus de ce monde, avait fait plus d'une fois le « Kissling ». Veuf, notre ami reprend sa place.

« Ma grand-mère ». C'est le travail de Daniel Corbaz, ancien pasteur. C'est le beau souvenir qu'il garde de sa grand-mère.

Maintenant, c'est au tour des « revenants ».

Michel Freymond nous raconte une histoire du Jura vaudois : « L'épouvantail de Châtel ». À partir du moment où il connaît les Combiens, il nous sort des mots qui sont de par là-haut et qu'il fait bon entendre.

Jean-Louis Chaubert, vous le savez, je pense, est d'une famille de boulangers. Dans « Le mitron », il nous ramène au temps de sa jeunesse, avant la mode des gens pressés, en file sur les autoroutes.

François Lambelet. Il a connu une quantité de gens qui vivaient un peu en dehors de la société : trimardeurs, pique-assiette, heimatlos, braconniers. Il parle d'eux dans un beau patois avec amitié et gentillesse. Vous pourrez lire « Au fond du puits » dans le Conteur.

Le dernier travail, « Et puis les chevaux » est celui du président.

Savigny, le 15 novembre 2008.

Le président : Pierre Guex

2009

Pour l'an qui vient, pas de « Kissling », puisque cette année, nous aurons la grande Fête Romande et Interrégionale que nous faisons tous les quatre ans. En 2001, c'était par le Jura, en 2005 par Martigny. En 2009, ce sera le tour des Savoyards de nous recevoir à Bourg-Saint-Maurice. (Pour le jour, c'est pas encore connu, mais ce sera vers le mois d'août et septembre).

Et puis, il y a le grand concours. Avec ce Conteur, vous avez aussi le règlement en français de ce concours. Il vous faut vous dépêcher, si vous voulez le faire, tout doit être fini déjà au 31 janvier. Alors, en avant les plumes et les machines.

Le casse-tête Réponse:

Mais tout simplement le « n ». (*Ce jeu n'a de sens qu'en patois.*)

Le nouveau.

Vous connaissez sûrement ces rouleaux de papier que vous pouvez employer pour nettoyer des ustensiles ou bien la table. Après, quand votre papier est sale, vous le brûlez ou vous le jetez et puis c'est bon.

Quand vous êtes au bout du rouleau, vous allez dans un magasin en acheter un nouveau. La femme à l'Auguste ne peut pas s'en passer pour son ménage. Elle a peur qu'il n'y en ait plus. Alors, elle a demandé à son homme de faire un calcul pour pouvoir mesurer avec un mètre à quel moment les trois-quarts du papier sont loin. (C'est le moment d'en racheter). L'Auguste s'est gratté la tête, parce qu'à l'école, il était un tout malin pour raconter histoire qu'il inventait, mais pour le calcul... c'était une autre affaire. Il a déplié son mètre et il a mesuré le rouleau qu'il a lui-même acheté au supermarché du village. Il a vu que le rouleau neuf mesurait 140 millimètres de diamètre ; que le papier était enroulé autour d'un carton percé d'un trou, lequel avait un diamètre de 45 mm. Après il s'est de nouveau gratté la tête.

Il faut essayer de lui donner un coup de main et dire la mesure du diamètre du rouleau quand il n'y aura plus que le quart du papier.

o - o - o - o - o - o - o - o - o - o - o

Ce que la chenille appelle fin du monde, le reste du monde lui donne le nom de papillon.

Lao Tseu

Les paroles sont comme la monnaie à savoir qu'une pièce en vaut autant qu'une quantité tandis qu'une quantité n'en valent même pas une.

Francisco de Quevedo y Villegas

